

Ana Canedo

## À partir de la place du réel pour le sujet \*

*Je voudrais avancer ici dans mon interrogation sur ce qui fonde la relation au savoir quand, à la fin de l'analyse, la fiction du rapport à l'analyste soutenue dans le fantasme devient évidente pour le sujet, en même temps que continue d'opérer la relation au savoir. D'où provient ce savoir, sorte de savoir-faire, à travers les dits de l'analysant ?*

La problématique de la fin de l'analyse est traitée par Lacan depuis le début de son enseignement. Le moment de conclure se développe ainsi dans ses thèses, pour ponctuer ce temps qui est préparé, dans son articulation logique, dans le transfert. Avec l'invention du dispositif de la passe dans son École, il s'agissait de reprendre – au-delà des effets thérapeutiques de l'analyse – la possibilité de produire « de l'analyste », puisque personne ne peut être, une fois pour toutes, psychanalyste. Lacan ajoute la singularité que la psychanalyse didactique ne saurait produire que « de l'analyste ».

La position même de l'analyste est affectée dans la cure, si bien qu'elle est marquée au commencement et à la fin d'une manière bien différenciée.

Comme nous le savons, l'analyste est celui qui instaure la structure de l'Autre au commencement de l'analyse ; il soutient le transfert, la fiction du sujet supposé savoir, tout en sachant le manque de garantie de l'Autre. Instaurer ce savoir à la fin est un paradoxe, qui tient à la nature même de l'acte analytique, de prendre en charge le rebut de l'expérience, c'est-à-dire l'inassimilable au signifiant. Dans la passe, il s'agirait alors de pouvoir noter ce passage ; de savoir quelles conséquences le sujet va tirer de ce trou, de ce manque dans

\* Séminaire École de l'EPFCL-France, avril 2008.

ce qui faisait pour lui des garanties, du désir, de la jouissance, voire du savoir.

De cette façon, ce savoir sur l'inconsistance de l'Autre suppose un rapport particulier à la castration, mais aussi un savoir par rapport à la sexualité, parce que, du point de vue du psychisme, il n'y a aucune possibilité de rapport sexuel, tant les sexes ne se complètent pas. Par ailleurs, c'est un savoir qui s'articule, avec l'impossibilité du sens et la signification, pour dire la vérité de l'inconscient. Autrement dit, la formation de l'analyste est solidaire de la conclusion. L'analyse didactique obtient une nouvelle dimension dans l'enseignement de Lacan. De ce point de vue, il faudrait que la modification de la position subjective de l'analysant se matérialise dans l'expérience.

Au manque de garantie de l'Autre pour donner le titre d'analyste, Lacan répond que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres, dans sa propre analyse, en premier lieu. Tandis que c'est l'expérience même qui pourrait révéler *du* désir de l'analyste ; le désir qui maintient dans l'opacité les désirs propres de sa personne, pour occuper ainsi la place du semblant de l'objet petit a, c'est-à-dire ce qui est « le rôle de l'analyste ».

Dans le moment de conclure, on requiert des scansions, à réaliser dans ce qu'on désigne comme la passe clinique – moment où confluent les deux faces de l'acte analytique : celle de l'analyste, qui favorise le détachement, et celle du sujet analysant, pour qui s'ouvrirait la possibilité d'occuper la place d'analyste.

### **À partir de la place du réel pour le sujet**

Dans les années 1960, Lacan propose la traversée du fantasme pour la fin de l'analyse.

« À partir de la place du réel pour le sujet » est une expression tirée du « Compte rendu du séminaire "La logique du fantasme 1" ». Pendant que l'objet est concerné, le fantasme constitue l'écran imaginaire qui voile le pulsionnel ainsi que sa porte d'accès.

Dans le séminaire, nous trouvons les portées du fantasme fondamental, que l'analysant construit dans l'analyse, reprenant le

1. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire "La logique du fantasme" », 1966-1967, où il dit : « L'entrée unique au réel pour le sujet est le fantasme » (*Reseñas de enseñanza*, Ed. Manantial, p. 44).

deuxième temps distingué par Freud dans son texte « Un enfant est battu ». Le fantasme fondamental a une valeur d'axiome ; il s'agit d'un énoncé symbolique fondateur, qui peut être déduit des dits et faits de l'analysant, aux rencontres de son existence, mais il n'est pas interprétable. Il s'agit là d'une démonstration logique.

En même temps, l'axiome révèle la dimension de l'impossible que le fantasme voile. Nous pourrions dire que dans le trajet de l'analyse il serait possible de trouver le pas qui va de l'impuissance à la démonstration de l'impossibilité ; il s'agirait de vérifier dans « l'hystoire », c'est-à-dire dans les marques du rapport du sujet avec le désir de l'Autre, les impasses où cette impossibilité a été portée à l'impuissance.

La traversée du fantasme supposait déjà le travail subjectif de deuil des identifications idéales, par lesquelles le sujet croyait soutenir son être ; mais aussi le deuil par le détachement de l'objet petit *a*, autour de la place du semblant que l'analyste occupait au cours du transfert. Il suppose un déchiffrement des élaborations imaginaires, liées à la rencontre avec la perte réelle, pour pouvoir supporter les effets narcissiques qu'elle produit. C'est le temps dont *a* a besoin le sujet pour subjectiver sa relation au manque radical qui est le sien, qui le concerne dans sa relation au désir de l'Autre.

Au cours des années 1970, Lacan continue son interrogation sur la fin de l'analyse qu'il formulait dans son séminaire *Encore* : comment l'être peut-il savoir quelque chose ? Comment apprend-il à saisir ?

Lacan avance encore en 1976 dans sa théorie en expliquant l'identification au symptôme pour la fin de l'analyse, un point d'arrêt du travail de déchiffrement de l'inconscient, qui aurait des conséquences dans le rapport du savoir du sujet avec le réel. Depuis cette perspective, nous pouvons comprendre comment le réel acquiert son statut propre, qui n'est pas assimilable par le sens, plus encore, qui est contraire au sens.

Pour Lacan, il s'agit dans l'analyse d'élever l'impuissance à l'impossibilité logique, c'est-à-dire à celle qui incarne le réel. À cause de cette impossibilité logique, on pourrait faire du savoir un savoir particulier sur ce qui concerne le plus intime de la jouissance, de l'exil intérieur lié au non-rapport entre les sexes, et des conséquences

éthiques que le sujet pourrait donner à ce savoir (à mon avis, ce que nous pouvons écouter quelquefois dans le dispositif de la passe). D'autres fois, les événements de l'histoire se déploient selon une certaine logique ; l'objet petit *a*, plus-de-jouir, apparaît encadré dans les signifiants maîtres, dans le fantasme. Des effets thérapeutiques de l'analyse et des réussites dans la vie quotidienne méritent d'être notés, mais il manque peut-être encore d'y faire un deuxième tour dans l'analyse.

Parfois, la précipitation pourrait prendre la voie du passage à l'acte, de la sortie avant terme. On pourrait dire que la « fonction de la hâte » n'arriverait pas à se matérialiser, dans la conséquence de l'acte.

De là ma question du début : quel est le statut du savoir qui porterait l'analysant à faire un deuxième tour dans l'analyse, encore ?

### « Nous ne pouvons atteindre que des bouts de réel <sup>2</sup> »

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan signale que, par rapport au savoir de l'analyse, « nous ne pouvons atteindre que des bouts de réel [...] autour duquel la pensée brode (des histoires), mais son stigmaté, à ce réel [...] c'est de ne se relier à rien <sup>3</sup> ». De cette façon, dit-il, le savoir même de la psychanalyse ne se soutient pas que de l'élément, des formulations avec la lettre ; c'est un savoir qui opère à partir du symbolique, mais qui vise à cerner le réel de la jouissance mis en rapport avec le savoir de l'inconscient.

Lacan fait référence à l'écriture de la chaîne borroméenne, comme l'une de ses versions de l'écriture qu'il avait données auparavant sur la structure du sujet et l'opération de l'analyse. Une version conclusive pour lui qui serait appuyée sur ses formulations précédentes mais ouverte aux recherches futures sur sa portée.

Avec la notion de « varité » – une sorte de lapsus entre *variété* et *vérité* qui comprend l'objet petit *a* –, Lacan nous enseigne qu'il existe des versions, des variations du savoir sur la vérité. Plus encore, en allant à la recherche de la vérité, on peut s'éloigner de n'importe quel savoir relatif au réel.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 123.

3. *Ibid.*

Dans l'analyse, on pourrait saisir quelque chose de l'impuissance de la parole : « La vérité est strictement impossible à dire, elle ne peut se dire qu'à moitié [...] le mi-dire, c'est un pur et simple ratage de la vérité <sup>4</sup>. »

Lacan évalue alors ce qui vise le réel, en se servant de la fonction de l'écriture, en guise des formulations du discours de la science, pour écrire un savoir du réel. Mais le réel que tente de cerner la psychanalyse est d'une autre nature. Il s'agit d'écrire certaine fonction de bord du réel de la jouissance, « dont il ne peut pas s'inscrire mais à partir d'une impasse de la formulation », donnant lieu ainsi au nouveau.

De cette façon, Lacan l'applique à ses mathèmes comme *des bouts de réel* qui surgissent de sa rencontre avec les impasses dans la clinique et la théorie. Avec une ironie fine, il signale que son propre sinthome serait l'invention du réel, comme réponse à celui de Freud qui est l'invention de l'inconscient <sup>5</sup>. Nous pouvons noter ici que c'est un savoir qui doit être inventé, un savoir au deuxième degré, qui noue l'imaginaire et le symbolique au réel, mais ce n'est pas une invention quelconque. Ainsi, il lui aurait été nécessaire d'ajouter la notion d'identification au sinthome incluant le symptôme, comme la production d'un savoir possible à obtenir, très particulier. En effet, la *varité* du symptôme met au premier plan la singularité des marques de jouissance.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan privilégie le symptôme comme un événement du corps, une façon de jouir de l'inconscient. De cette façon, après le détachement de l'enveloppe formelle du symptôme par son déchiffrement dans l'analyse, son noyau réel se révélerait comme le noyau de jouissance, le plus singulier à chaque individu.

L'individu est une notion du séminaire *Encore* pour mettre en évidence que le sujet de l'inconscient est incarné dans un corps. Dans la jointure de l'inconscient et du corps, le symptôme devient maintenant ce qui fait la suppléance à l'impossible du rapport sexuel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

4. J. Lacan, « Clôture des Journées de l'École freudienne de Paris », 1977, Lille, inédit en espagnol.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 132.

La nature même de l'inconscient se manifeste comme un savoir-faire avec lalangue, formée par des éléments signifiants qui prennent la valeur de signes, de restes du lien libidinal avec l'Autre, mais qui ne sont pas dans un rapport à l'Autre.

Lacan remarque que l'origine du trauma ne doit pas se chercher dans l'« autre scène » de l'inconscient, parce que, à la limite, le trauma dépend de l'incidence de lalangue sur le vivant. La présence d'un trou dans le savoir – *trou-matisme* – implique des séquelles, des marques de jouissance qui tracent les voies signifiantes de la répétition dans le symptôme. Ainsi, dans les scènes découpées de la névrose infantile, restent les ébauches de la relation à l'Autre, incarné par les parents. L'insistance de l'analysant à trouver là ses traces s'expliquerait plutôt par le travail du chiffrage de la jouissance, dans l'attente de déchiffrement dans l'analyse. Les parents deviendraient de ce fait les représentants des modalités de la demande, sous lesquelles il a commencé à désirer et à aimer, mais en même temps, ce sont eux qui lui ont appris lalangue, celle de l'être *ferré* du réel <sup>6</sup>.

Dans le discours de l'analyse, c'est l'objet petit *a*, celui qui mettrait au premier plan l'énigme de son plus-de-jouir en connectant avec le noyau réel de son symptôme, qui est pris dans le corps.

C'est l'opération analytique elle-même qui conduit à la cristallisation et à la consistance symptomatiques. C'est ce que Lacan notait déjà en 1954 : « Dans le transfert, le langage des symptômes du sujet de l'inconscient n'est pas tant déchiffré par l'analyste sinon, qu'il vient pour s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante <sup>7</sup>. » Ainsi, nous pouvons noter, dans l'exemple clinique de l'Homme aux rats, les effets du signifiant « rat » sur le sujet, à partir du travail du signifiant dans l'analyse. Mais il ne s'agit pas d'un symptôme quelconque, il devient le symptôme analytique qui se produit dans et pour la névrose de transfert.

Tant que la pulsion n'est pas interprétable, le parcours de la cure révélerait le démontage de la pulsion pour faire apparaître le vide voilé autour duquel tourne le circuit de la demande. Ainsi, il

6. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 1976-1977, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.

7. J. Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 372.

serait possible d'obtenir, peu à peu, des extraits du réel, au bénéfique du symbolique. Ce serait une forme effective de l'inconscient qui se dépose en faisant, en même temps, un bord à la limite de l'indicible. Ces éléments, ces bouts de réel, dont on ne peut pas faire un résumé, pourraient cependant être enfilés par une déduction logique qui s'ensuit, après coup. Pourtant, il y a quelque chose qui reste au-dehors de toute logique, qui insiste, c'est le symptôme.

Dans le symptôme, nous trouvons d'une part l'insuffisance de la jouissance dans le parlêtre, pour son devenir comme être du langage, et d'autre part le reste de la jouissance du vivant, non asséchée par l'opération du signifiant. Nous pourrions trouver là ce qui pose une barrière infranchissable au savoir.

Lors d'une intervention en 1975 <sup>8</sup>, Lacan reprend l'articulation des termes d'*Unerkant* – ce qui n'est pas reconnu, l'ombilic du rêve – et d'*Urverdräng* – le refoulement originaire. Il utilise le terme allemand *un* pour désigner la catégorie de l'impossible, ce qui deviendrait la limite de la symbolisation. De son point de vue, ce qui reste inaccessible au savoir continue d'opérer dans le réel. De cette façon, l'existence du refoulement originaire est postulée à partir de ses effets, le noyau du refoulé, en constituant l'inconscient primordial, inaccessible à la parole.

Ainsi, le quatrième rond du sinthome permettrait de faire suppléance à ce point de faille dans le nœud de la structure. Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan remplace la notion de nœud borroméen, qu'il avait présentée dans le séminaire *R.S.I.*, par la notion de chaîne borroméenne, pour montrer qu'il est impossible de soutenir la structure psychique avec le nœud des trois anneaux : le réel, le symbolique et l'imaginaire. Il faut ajouter alors un quatrième élément pour les nouer, c'est le sinthome. De telle sorte que, comme il le dit dans ce séminaire <sup>9</sup>, « il n'y a aucune réduction radicale du quatrième terme [...], puisque Freud a pu énoncer [...] qu'il y a une *Urverdrängung*, un refoulement qui n'est jamais annulé. Il est de la nature même du symbolique de comporter ce trou ».

Mais il y a le sens. L'analysant vise à atteindre le savoir sur la vérité à travers le sens. Une fois reconnue la « vérité menteuse » du

8. J. Lacan, « Réponse à une question de Marcel Ritter », *LEF*, n° 18, 1975.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 41.

fantasme, il n'est pas possible de constater immédiatement que le vrai sur le réel est inaccessible au sens. Comme le dit Lacan, « l'analysant quand il parle à l'analyste, il dit ce qu'il croit vrai [...]. Mais ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le vrai, il l'ignore <sup>10</sup> ». En dernier recours, on ne pourrait que penser à travers le sens de la copulation du symbolique et de l'imaginaire. Sur le nœud borroméen, Lacan signale que « la psychanalyse [...] n'est rien de plus que court-circuit [...] pour le sens [...] de la copulation du langage [...] avec notre corps <sup>11</sup> ».

Lacan propose l'identification au symptôme à la fin de l'analyse, qui d'une part concerne la marque de jouissance pour le sujet et d'autre part inclut l'opération logique de la séparation dans le rapport à l'Autre. L'orientation de Lacan vise à obtenir à la fin un *effet d'être*, mais qui n'est pas un effet d'identification, parce que l'identification est un produit de l'aliénation du sujet à l'Autre <sup>12</sup>. À cet égard, la psychanalyse viserait donc non pas une normalisation œdipienne, mais plutôt, loin de la solution de la théorie de l'amour génital proposée par la psychologie du moi, un *savoir y faire* avec le symptôme.

À ce propos, Colette Soler signalait le manque d'identité du sujet divisé, alors qu'il est affecté par l'inconscient. L'identification au symptôme met l'accent sur l'effet d'être comme une sorte d'identité de séparation. « Parler d'identité en effet, [dit-elle] c'est parler de ce qui fait, d'un individu, un Un unique, distinct de tout autre ; c'est donc bien parler d'une différence radicale, et qui doit pouvoir être reconnue, identifiée si on veut <sup>13</sup>. »

Si j'ai bien compris, dans l'identification au symptôme, il s'agit d'« y croire », dans le sens où Lacan utilisait la croyance, dans le séminaire *Encore*, comme une implication du réel, par rapport auquel il n'y a pas de retour en arrière, qui ne demande plus du déchiffrement. Autrement dit, il s'agit de prendre en charge, c'est-à-dire d'assumer, les particularités et les contingences de sa propre existence et ses conséquences éthiques.

10. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, op. cit.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 122.

12. L. Gómez Musso, « El lugar del analista en la transferencia », *Revista Acte* 5-6, Ateneu de clínica psicoanalítica-Catalunya,

13. C. Soler, « Note 1 : L'identité en question dans la psychanalyse », *Mensuel*, n° 22, février 2007, p. 48.

Y croire impliquerait ainsi un « savoir y faire », une position particulière pour l'analyste en tant que « dupe » du savoir de l'inconscient de son analysant, mais avec l'avertissement qu'il s'agit d'un savoir, disait Lacan, qui devra être démontré.

La fonction de l'analyste deviendrait substantielle encore à la fin, pour continuer de soutenir l'analyse, puisque, ayant réduit déjà le sens de ses symptômes, l'analysant peut penser qu'il n'y a rien de nouveau à ajouter, qu'il a, qu'il est tout dit. En même temps, peut-être, il y aurait la possibilité de continuer, en faisant l'expérience du manque de sens, de l'impossible du rapport sexuel, de la castration du parlêtre qu'on ne peut déjà plus rapporter à l'Autre.

De cette façon, l'analysant réussirait-il à saisir un savoir-faire de ce qui est propre à l'opération analytique ? Réussirait-il « à faire épissure entre le symbolique et l'imaginaire, et comme contrepartie, [de] faire l'épissure entre son sinthome et le réel parasite de la jouissance <sup>14</sup> » ? L'analysant pourrait-il en apprendre alors quelque chose de son analyse ? En effet, Lacan dit : « On peut l'enseigner. »

Pour conclure, nous pourrions dire que, dans l'analyse portée jusqu'à la fin, le sujet devrait à l'avenir prendre à sa charge de se soigner de sa relation avec la vérité et par ailleurs de celle qui était déjà présente au début, dans le fantasme inconscient.

Par ailleurs, la psychanalyse vise une sorte de savoir allégé de la passion de l'idéal – c'est-à-dire *horreur de savoir* –, un savoir appuyé du manque – c'est-à-dire *gai savoir* –, avec ses nuances d'enthousiasme. En même temps, il s'agirait de trouver la marque d'un désir inédit, celui de l'analyste, mais un désir avisé, qui dépend de l'acte, et plus encore de ses conséquences éthiques sur le lien social des analystes entre eux. Parce que le savoir de l'analyste « n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul. D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger <sup>15</sup> ».

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 73.

15. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », dans *Intervenciones y textos 2*, Ed. Manantial. Conférence donnée à l'institut français de Milan, le 18 décembre 1967, paru dans *Scilicet*, n° 1, p. 51-59, Paris, Seuil, 1968 (et dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 359).